

Une survie tout confort

David Dorais

Numéro 69, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85860ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2017). Compte rendu de [Une survie tout confort]. *L'Inconvénient*, (69), 65–66.

UNE SURVIE TOUT CONFORT

David Dorais

Céline Minard est souvent considérée comme l'une des voix les plus singulières de la littérature française actuelle. Un long article paru en août dernier dans *Télérama*, à l'occasion de la sortie de son plus récent roman, la présentait comme « une individualité étourdissante et radicale qui s'est imposée comme une figure capitale de la littérature française d'aujourd'hui ». Ses romans auraient le mérite de dépoussiérer les lettres françaises, de faire advenir de nouveaux mondes par le biais d'un imaginaire singulier. Son originalité proviendrait entre autres du fait qu'elle crée une connexion entre littérature sérieuse et genres populaires. Ainsi, après avoir revisité le récit d'anticipation et d'exploration planétaire dans *Le dernier monde* (2007) ainsi que le western dans *Faillir être flingué* (prix Livre Inter 2014), Céline Minard s'essaye au récit de survie avec *Le grand jeu*.

Nous rencontrons une jeune femme (jamais nommée) qui a décidé de s'isoler dans la montagne. S'isoler, c'est vite dit. Le lieu où elle s'est retirée comporte des traces de présence humaine, que ce soit une borne indiquant l'altitude du sommet le plus proche ou un petit bâtiment abandonné, jadis construit par une compagnie d'électricité. Le roman commence alors que s'éloignent les hélicoptères qui ont transporté matériel et techniciens pour l'édification de son abri. Elle vient de faire son dernier paiement, en argent comptant, précisément. L'abri, tout en métal, prend une

forme oblongue, un peu comme un cigare. Il est équipé de matériel technologique dernier cri. Avec une certaine fatuité qui verse dans un humour lourd, elle commente son pauvre sort : « J'ai un habitacle thermoréfléchissant, des panneaux photovoltaïques, deux plaques de cuisson performantes, une douche à thermostat et je me rends compte que j'aurais dû prévoir une bouillotte. » Le moins qu'on puisse dire, c'est que la jeune femme ne fait pas pitié.

C'est un étrange récit de survie auquel nous avons affaire, en vérité. Une survie tranquille, douillette. Son refuge lui sied comme un nid. Nul vrai dépouillement dans sa nouvelle existence retirée : elle possède de l'équipement qui lui permet de pallier les carences de la vie sauvage. Là où les personnages de survivants font habituellement face à un dénuement matériel qui agit comme un révélateur de l'âme, qui dépouille la personnalité du superflu pour en venir à isoler le squelette psychologique de l'individu (et – qui sait – la nature humaine tout entière), le personnage de Céline Minard écoute la pluie tomber poétiquement sur le toit de son gîte et frémit d'une peur délectable quand le vent emplît la vallée. La nature est notre amie. Elle n'est pas un mystère effrayant au contact duquel l'être humain prend conscience de lui-même et peut aller jusqu'à exercer une action constructive, voire civilisatrice. Il s'agit plutôt d'une nature déjà apprivoisée, sans rien qui effraie ou qui mette au défi. Le lecteur

découvre une robinsonnade reposante : l'exilée volontaire possède tous les moyens monétaires et technologiques pour se tenir à l'abri de ce qui déplaît, et pour s'exposer à ce qui dérange juste assez pour procurer un frisson d'excitation.

Que fait-elle de ses journées ? Elle plante des légumes, édifie des murets, désherbe ses plates-bandes. Elle jardine sans trop se fatiguer, un peu comme Rousseau herborisait pour meubler ses jours. Elle pratique aussi l'alpinisme dans les environs, ce qui vaut au lecteur de longues et labyrinthiques descriptions de randonnées, où un vocabulaire spécialisé résonne au rythme des pas du personnage : « prussik », « manille », « élingue », « mousqueton », « mouflage ». Elle fait de l'exercice, donc. Et puis, elle mange sainement, vous savez : légumes de culture locale, champignons glanés dans la forêt, truites pêchées dans un bassin qu'elle a elle-même ensemencé... Elle possède même une réserve de rhum, pour se distraire un peu.

Son mode de vie bio se double d'exercices spirituels. En effet, le personnage s'astreint à une sorte de méditation, sans réel référent philosophique ou religieux. Elle cherche à se fondre dans la nature. Cette discipline peut rappeler le zen, qui se déroule dans l'accueil sans jugement et sans médiation, dans la pleine conscience de ce qui nous entoure. C'est l'un des thèmes majeurs du roman : l'absence de frontière entre l'individu et le monde environnant. Il

plane dans ce livre un idéal de symbiose avec la nature, un désir de redonner à l'être humain une place dans l'ordre universel, d'en faire un élément comme les autres dans le grand tout. Par exemple, lors d'une ascension difficile, le personnage principal imite un insecte qu'elle a vu grimper la paroi. Avec prudence, économie de gestes et méthode, elle arpente la roche en se fiant à son intuition, l'esprit vide, comme le carabe sur ses pattes allongées. Plus tard, entourée des bambous qu'elle a plantés, elle a l'impression de se trouver parmi une bande d'amis. Étourdie par l'alcool, elle atteint une sorte d'illumination, communiant avec la nature en l'absence de mots. Cet idéal de fusion nous vaut quelques morceaux réussis, comme la contemplation du paysage rocheux millénaire, lieu d'antiques glaciations et de l'arrivée des premiers arbres du monde, ou l'étonnement devant le miracle de la respiration, équilibre ténu entre des créatures fragiles et un environnement contenant juste assez d'oxygène pour permettre à la vie de se développer.

Mais la plupart du temps, les considérations philosophiques empêtrent la narration plus qu'elles ne la servent. Le livre est construit de manière à faire alterner régulièrement le récit de la vie en montagne et des vues abstraites sur... Je vous laisse juger par vous-mêmes : « La menace pourrait-elle être une contrainte forte et la promesse une contrainte douce ? Est-il possible de *ne pas* s'engager dans la relation de promesse ou de menace ? De ne pas *y être* engagé. Tout se passe comme si la volonté ou la tentative de ne pas s'engager dans ce type de négociation équivalait à une réponse qui serait faite à l'intérieur de cette négociation. Ni la menace ni la promesse ne peuvent être ignorées. C'est le putsch de l'autre contre soi. Ou de soi contre soi. Une prise de pouvoir. » Que je sois pendu si je comprends de quoi ça parle !

Les raisons de la fuite de la jeune femme loin de la société restent vagues. Tout ce qu'elle confie, c'est qu'elle a voulu s'éloigner des gens désagréables, « n'être pas dans l'obligation de croiser tous les matins un ingrat, un envieux, un imbécile ». Il s'agit donc d'une vague misanthropie, d'un besoin de se tenir à

distance de ce qui, dans la vie en société, irrite. Encore une fois, on retrouve la recherche du confort. L'évitement des relations humaines constitue la face complémentaire de l'embrassement de la nature. Le personnage principal considère que la seule présence d'un être à vos côtés, même d'un inconnu, par exemple votre voisin qui siffle dans sa cour en faisant cuire ses saucisses, impose un lien entre vous et cette personne. Il est presque impossible de se mettre à l'écart du rapport primitif qui se crée de lui-même entre deux individus mis en présence l'un de l'autre : « Il n'y a pas de non-relation entre humains. » C'est cela, le « grand jeu » qu'annonce (un peu pompeusement) le titre. Et le but du personnage principal est de se mettre hors jeu, de se retirer de la connexion imposée par le coudoisement de l'Autre.

Pourtant, elle ne pourra éviter la présence de cet Autre. Notre Robinson du dimanche tombe sur son Vendredi en la personne d'une femme ermite. Elle qui croyait pouvoir se tenir à l'abri des autres êtres humains, elle se trouve happée à nouveau dans le grand jeu des relations humaines. L'intruse apparaît d'abord sous la forme d'une silhouette indéfinie, aperçue au bout d'une longue-vue, une robe informe de laquelle émanent des membres. On apprendra peu à peu à connaître ce personnage, sans toutefois en apprendre beaucoup sur lui. Car il s'agit d'un être sauvage, qui semble avoir atteint l'état d'abandon à la nature auquel aspire notre héroïne. L'ermite est sale, elle grogne plus qu'elle ne parle, elle possède une connaissance profonde de la montagne et elle aime à se saouler. Elle semble vivre dans un état d'oubli d'elle-même qui en fait l'incarnation de toutes les forces instinctives présentes en l'humain. Lors d'une beuverie, elle se met à divaguer et prétend être la réincarnation d'un général chinois antique. On n'en saura jamais plus.

Encore une fois, le personnage principal traverse une transparence plus qu'elle ne tombe sur un obstacle : une connivence naturelle la relie spontanément à la nouvelle venue, et les deux femmes de s'entendre bien vite comme larrons en foire. Pas grand-chose de dérangeant dans la présence de cette Autre. Aucun heurt, aucune



confrontation, juste un apprivoisement réciproque. Elles boivent ensemble, grimpent ensemble. Là où on se serait attendu à une dialectique tendue et compliquée entre un individu et l'un de ses semblables, on trouve plutôt un accord parfait, où l'étranger est juste assez différent de nous pour que l'on sente qu'il nous complète.

De fait, la figure de l'ermite pourrait être vue comme une représentation du double de l'héroïne. Le roman se termine sur une scène où les deux amies relient, à l'aide d'un long câble, les deux sommets qui surplombent l'abri high-tech construit au début. Est-ce que cette liaison des deux montagnes ne pourrait pas être un symbole de l'union, chez le personnage principal, de ses deux natures, l'une civilisée et l'autre sauvage ? Le lecteur assisterait ainsi à une rédemption finale, où le *je* de la protagoniste reconquerrait des parts perdues d'elle-même et acquerrait une plénitude. Voilà qui conclurait à merveille un récit où la survie est confite en facilité, où l'affrontement avec les éléments tourne à l'églogue et où la rencontre avec l'Autre se transforme en une union idyllique. ■

LE GRAND JEU
Céline Minard
Rivages, 2016, 190 p.